Robert MARTIN, *Linguistique de l'universel. Réflexions sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle*

Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2016, 114 p.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/3806>

DOI : [10.4000/pratiques.3806](https://doi.org/10.4000/pratiques.3806)

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Robert MARTIN, *Linguistique de l'universel. Réflexions sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle* », *Pratiques* [En ligne], 175-176 | 2017, mis en ligne le 22 décembre 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/3806> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.3806>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Robert MARTIN, *Linguistique de l'universel. Réflexions sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle*

Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2016, 114 p.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

RÉFÉRENCE

Robert MARTIN, *Linguistique de l'universel. Réflexions sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2016, 114 p.

- 1 Le choix en couverture de *La Tour de Babel*, par Pieter Bruegel l'Ancien (1563), est parfaitement adapté au propos de l'ouvrage de R. Martin. D'une part, la multiplicité des langues et leur variété formelle posent nécessairement la question de savoir s'il existe entre elles des principes en partage. D'autre part, comme le montre la petite scène qui se joue en bas, à gauche du tableau, l'édification de la tour censée permettre d'accéder à la découverte de ces principes cachés constitue une menace potentielle de déstabilisation de l'ordre de l'univers, tant le pouvoir appartient à qui détient le savoir et la connaissance du nom des êtres, des choses et de leur Créateur. En un objet aussi structurellement complexe que le langage, aussi diversifié que la multiplicité des langues et aussi varié que les représentations du monde auxquelles elles donnent accès, cette menace ne cesse de peser sur l'organisation des sociétés qui organisent leur hiérarchie et leur conception de l'univers par la pratique d'une même langue.

- 2 Le dessein de l'entreprise est donc ambitieux : dépasser une conception limitative de la linguistique « pure », en soi et pour soi (p. 68), pour reprendre le terme de G. Lazard, car cette discipline est au cœur de multiples champs de recherche. Mais cette ambition est aujourd'hui nécessaire et justifiée, « car il est impossible, en linguistique, de ne pas faire un sort, quotidiennement, à l'approche théorisante » (p. 38). En présentant avec une grande modestie – « j'ai essayé de mettre un peu d'ordre dans ce que j'ai pu faire au cours de ma vie de linguiste » (*ibid.*) – deux communications prononcées en mai 2014 et juin 2016 (p. 45-75) devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, R. Martin fait donc bien plus qu'ordonner ici les résultats de ses recherches, en dégager une somme et synthétiser le sens de ses réflexions : il propose une sorte d'épure de ce que pourrait et devrait être une linguistique pleinement générale, aussi sensible aux fondements universaux de son objet – le langage – qu'à la multiplicité et à la variété des items – les langues naturelles – qui actualisent cette fonction.
- 3 Afin de rendre le propos plus clair et de présenter les arguments avancés avec toute la lisibilité nécessaire, l'auteur a adjoint à ces deux communications deux textes complémentaires. Le premier traite des rapports des langues et de la culture en envisageant « la notion de *langue universelle* » (p. 77-86) ; le second propose une analyse des rapports de la linguistique à l'universalité et un programme envisageable d'« unification de la discipline » (p. 87-98). Trois annexes éclairent enfin, avec toute la rigueur nécessaire, les fondements épistémologiques sur lesquels s'est développée la pensée de R. Martin : une conception opératoire de la modalité (p. 99-104) ; le possible envisagé comme opérateur et comme concept informant les valeurs de vérité (p. 104-107), et enfin la réfutation de l'hypothèse de B. Russell par la démonstration de la prédication d'existence (p. 107-112).
- 4 Densité de la pensée et profondeur de la réflexion sont les deux attributs qui caractérisent le mieux la somme qui se dissimule sous le format réduit de cet ouvrage, mais qui rendent aussi particulièrement délicate et complexe la tâche d'en détailler et analyser le contenu. Pour y parvenir avec justesse et élégance, au sens que ce terme prend dans le cadre d'une démonstration, il faudrait avoir un esprit de nature et d'envergure commensurable à celui de l'auteur, ce qui manque sans doute, comme on disait au XVII^e siècle, au présent recenseur. Mais nous nous y risquons malgré tout en dégagant les grands axes et les idées forces de la conception de l'universel que propose R. Martin.
- 5 Dans sa première communication, « Sur les universaux du langage » (p. 9-44), l'auteur pose avec force pour le linguiste la nécessité du choix de la méthode hypothético-déductive et d'une démarche théorisante. Car seul ce couple permet l'organisation d'une réflexion supra-ordonnante par rapport à l'approche empirique ou inductive pratiquée dans la phase de collecte des matériaux linguistiques. Or, les signes linguistiques possèdent cette redoutable caractéristique d'être toujours des *janus bifrons* et face à l'observable, l'observateur qu'est le linguiste doit donc pouvoir démêler dans l'observé ce qui relève de la langue – d'une langue proprement dite – et ce qui relève du langage. La tâche est ardue, mais si la linguistique veut et peut prétendre au statut de science, elle, et ceux qui la pratiquent, ne peuvent s'affranchir du devoir d'une saine et rigoureuse épistémologie, sauf à encourir le reproche de ne procéder qu'à des descriptions et explications partielles. Très probablement partiales, aussi, au vu de la multiplicité des « écoles si ce n'est des chapelles » et de la « prolifération

terminologique » (p. 87), maux récurrents qui ont frappé le champ des études linguistiques depuis le début du XX^e siècle, et abrasé son objectif de généralité.

- 6 La question des universaux de langage n'est donc pas celle de la recherche vaine de contenus communs à toutes les langues, mais bien celle de la mise en évidence « des opérations et des propriétés » qu'elles partagent et qui « relèvent de la fonction même du langage » (p. 10). Pour cela R. Martin fait appel à une logique universelle du langage qui, par une position de surplomb de ses constituants, lui permet de dégager l'existence d'opérations et de propriétés universelles. Comme le souligne l'auteur, soyons toutefois attentifs au fait qu'il ne s'agit pas de rechercher une forme commune régissant l'intégralité du domaine grammatical, « dont les grammaires particulières ne seraient que des variantes » (p. 29) ; il s'agit, différemment, de dégager « le module initial des grammaires particulières », en d'autres termes ce qui permet à ces dernières d'exister avec leurs catégories grammaticales propres. On conçoit dès lors l'extrême niveau d'abstraction auquel se situe la réflexion du linguiste : cette grammaire universelle échappe à l'observation immédiate, elle est un objet pleinement théorique dont seul un modèle peut rendre compte, et ce modèle ne peut être alors qu'un artefact, c'est-à-dire une donnée créée de toutes pièces par les conditions de l'expérience. Il serait par conséquent coupable de confondre cette simulation avec la logique grammaticale de chaque langue, même si « la cohérence des opérations et des propriétés donne [...] à penser que la grammaire universelle existe » (*ibid.*). Mais, pour parvenir à ce haut degré d'abstraction, il faut aussi, comme le montre brillamment R. Martin, que le linguiste puisse s'appuyer sur un très vaste ensemble de données concrètes, accumulées tout au long d'une vie de chercheur ayant su, sans éclectisme ni disparate conjoncturels, marier en une conception personnelle les apports de la philologie, de la linguistique générale et française dans leurs divers secteurs, des mathématiques, de la logique, et de l'informatique. Une ligne poursuivie dans le souci d'une rectitude aussi exigeante que constante.
- 7 Dans ce cadre épistémologique, les opérations universelles relèvent pour notre auteur, non de la pensée en acte, mais des *conditions de pensée* (p. 11) et sont donc à classer dans la catégorie des universaux cognitifs. L'auteur y distingue d'une part la *conceptualisation*, nécessaire à la production du signe linguistique, ainsi que la *prédication*, inhérente au jugement fondant toute proposition, et, d'autre part, la *discrimination*, permettant une entité conceptuelle d'un univers initialement « chaotique » (p. 13), puis la *catégorisation*, qui manifeste la nécessité pour chaque langue de hiérarchiser ses constituants sémantiques, grammaticaux, morphologiques. Observant que « les opérations de production discursive sont communes à la pensée et au langage et conséquemment communes à toutes les langues » (p. 12) et que les opérations de *discrimination* et de *catégorisation* reposent sur des mouvements de pensée respectivement fermants et ouvrants, R. Martin fait élégamment et rigoureusement le lien entre les postulations théorisantes de Port-Royal (1660), de la psycho-mécanique guillaumienne, et les schématisations universelles proposées, pour la physique, par R. Thom et, pour la sémantique, par B. Pottier.
- 8 Toutefois, à côté de ces universaux cognitifs qui relèvent prioritairement du langage, les langues manifestent, dans leur multiplicité et leur diversité, l'existence de propriétés également universelles que l'auteur range dans la catégorie des « universaux inhérents ». Parmi ceux-ci, depuis la définition de F. de Saussure approfondie par L. Hjelmslev, figurent l'opposition de la *forme* et de la *substance* s'appliquant tant au

signifiant qu'au signifié (p. 15), et la « distinction universelle de la “structure” et de la “combinatoire” » (p. 16), qui, pour l'auteur, recouvre celle du sémantique et du grammatical, dont nous pourrions dire aussi qu'elle oppose la liberté du lexique aux contraintes de la grammaire. Il en résulte l'hypothèse de l'existence de deux sortes d'universaux inhérents, les universaux grammaticaux et les universaux sémantiques.

- 9 Considérant les premiers, R. Martin propose les fondements d'une grammaire universelle, reposant sur les notions précédemment évoquées de *prédication* et de *modalisation*. La forme élémentaire de cette grammaire associe un modalisateur *M* à un prédicat *P*, et des arguments *a*, sous la forme : *M (Pa)*, puisqu'une prise en charge particulière de ce qui est dit : *vrai*, *faux* ou *possible*, accompagne toujours ce qui se dit de quelqu'un ou de quelque chose. Cette importance de la prédication rapproche indubitablement pour R. Martin la grammaire universelle de la logique des prédicats. Cependant la ductilité du langage ordinaire en situation fait vite surgir les limites de cette dernière, et impose l'adjonction à celle-ci d'une logique modale qui précise et modère le cadre dans lequel une affirmation est satisfaite. Il convient dès lors de spécifier les universaux se manifestant dans *P* et dans *M*.
- 10 Concernant la *prédication*, l'auteur envisage d'abord l'ordre de prédication comme une propriété universelle. Il fait remarquer que les langues s'accordent pour conférer le statut d'ordre neutre ou d'ordre de base au second ordre de la logique des prédicats (*Pierre aime Jeanne*), ce qui implique pour le premier ordre un statut d'infra-ordination et pour le troisième ordre un statut de supra-ordination. Les « parties du discours » (substantif//adjectif / verbe//adverbe) et les opérations translatives « permettent le passage d'un ordre à l'autre » (p. 21). Pour définir ensuite la *valence prédictive*, et grâce à cette notion de *translation*, R. Martin revient à la conception du nœud verbal *monovalent* (intransitivité), *bivalent* (transitivité) ou *trivalent* (transitivité double) définie par L. Tesnière dans sa conception d'une grammaire de dépendance (*Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1959). Et il note qu'en dehors de la monovalence, dépourvue par nature de toute orientation prédictive (un seul argument), la bivalence et la trivalence, soumises à la contrainte linéaire des énoncés, exposent nécessairement une relation orientée des arguments (de *a* vers *b*, ou de *b* vers *a*), qui est bien dès lors un universel du langage.
- 11 Abordant ensuite les universaux de la *modalité* (p. 25), l'auteur distingue les opérations *référentielles* permettant *a*) de transformer un prédicat (*être facteur*) en argument (*le facteur*) par l'ancrage existentiel du substantif ; ou *b*) d'assortir l'argument d'un mode d'existence (*individu*, *entité*) par ancrage extensionnel ; ou enfin, *c*) de repérer la situation énonciative par ancrage déictique. Mais pour être pleinement pertinentes en linguistique, ces opérations référentielles doivent être contrôlées par les opérations véridictionnelles renvoyant à la théorie des « univers de croyance » et des « mondes possibles » que R. Martin a développée dans l'ensemble de ses travaux, et qui apparaît bien comme un universel plénier du langage.
- 12 Pour clore ce développement sur une grammaire universelle, l'auteur revient (p. 28) à la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal (1660) afin d'éclaircir l'ambiguïté que la seconde moitié du XVIII^e et les premières décennies du XIX^e siècle ont nouée autour des concepts d'*universalité* et de *généralité*, ainsi qu'en témoignent entre autres la réédition par Petitot, en 1803, de la grammaire d'Arnauld et Lancelot et les spéculations de Destutt de Tracy. L'objectif poursuivi par l'auteur n'est pas de reformuler Leibniz, Buffier, Harris, Restaut, Destutt de Tracy ou une quelconque grammaire philosophique,

voire N. Chomsky, et encore moins J. Fodor et son *mentalais*, supposé langage de la pensée, mais bien de dégager les invariants à partir desquels toute langue articule sa grammaire spécifique à une représentation singulière du monde, au sens où l'*innere Sprachform* de chaque langue (la *forme interne*, selon W. von Humboldt) renvoie à une matrice de constituants universels.

- 13 Si la mise en évidence d'universaux de grammaire est relativement aisée du fait même du haut degré d'abstraction de cette dernière, il est plus délicat de chercher à dégager les principes d'une sémantique universelle car la sémantique a la responsabilité de créer « le lien à la réalité et à la vérité » (p. 29). Et c'est bien là où, comme un défi à toute tentative d'unification des modèles descriptifs, toute langue décline en infinies variétés sa représentation substantielle du monde. Réaffirmant le postulat d'*opérations* et de *propriétés* communes à toutes les langues, R. Martin est alors conduit à formuler l'hypothèse d'universaux de substance. Le modèle construit par l'auteur se révèle aussi élégant que puissant car, dans une sorte d'homothétie assurant l'harmonie de l'architecture d'ensemble, la sémantique universelle fait correspondre le schème fondamental de la relation implicative (et des inférences) au schème fondamental de la prédication en grammaire universelle.

- 14 Dans cette configuration, R. Martin met en évidence l'existence de cinq opérations implicatives à vocation universelle : l'*implication catégorielle* (hyperonymie), l'*implication analogique* (comparaison et métaphore), l'*implication partitive* (holonymie, méronymie, métonymie et sa variante synecdoque), l'*implication définitoire* (périphrase) et l'*implication conceptuelle* (paraphrase) ; on voit que ces opérations précisent avec avantage les intuitions formalisées jadis par la rhétorique classique en sa section des changements de sens. Mais, par défaut d'une conception formelle de leur structuration, cette rhétorique ne pouvait accéder aux propriétés universelles qui, sous la double nature formelle et substantielle des signes linguistiques, font de ces derniers des objets hiérarchiquement ou implicativement organisés, polysémiques et multidimensionnels (p. 33). La forme demeurant tandis que la substance ne cesse de fluer à travers les langues, l'auteur termine son exposé en abordant la question de l'existence de *concepts universels* sous la diversité extrême des formes sous lesquelles ils trouvent à s'exprimer. Ainsi R. Martin fait remarquer que « l'idée négative, même à l'intérieur d'une langue donnée, prend des formes extrêmement variées » (p. 34), mais demeure constante ; elle relève par conséquent pour lui d'un statut conceptuel susceptible d'être actualisé par toutes les langues, et dans toutes les langues, au même titre que l'idée de questionnement ou de possibilité. Dans une perspective qui se démarque de celle adoptée par C. J. Fillmore et sa grammaire des cas, R. Martin envisage ensuite une reconfiguration de l'extrême labilité des cas grammaticaux à partir de la considération de la double nature de l'argument *a* dans la relation orientée *aRb* : simultanément sujet syntaxique formel et agent sémantique de la prédication. Aucun cas, en soi, ne peut prétendre au statut d'universel : on peut penser aux 18 cas du hongrois ou à d'autres langues également riches en ce domaine, comme les 47 à 53 cas du tabassaran, une langue de la sous-famille lezghienne des langues caucasiennes. Mais l'ensemble des cas est cependant susceptible d'entrer dans une « structure universelle des zones casuelles » (p. 35) du genre « source » (à *partir de*), « lieu » (*sans mouvement*) « destination » (*vers*), que les langues semblent avoir toutes et partout la possibilité de construire.

- 15 Depuis les travaux élaborés à partir de la fin des années 1960 par A. Wierzbicka, la question se pose de savoir s'il existe des universaux de substance qui permettraient à la sémantique d'accéder enfin à une épistémologie rigoureuse en échappant au statut de « Cendrillon de la linguistique » comme le disait naguère M. Tutescu. Pour résoudre ce problème, R. Martin choisit de ne pas emprunter la voie ethno-culturelle qui ciblerait des concepts sémantiques trop directement liés à des formes de culture (la personne, le temps, l'intensité, etc.), et compris dans chaque langue de manière innée, sans qu'il soit possible de les expliciter concrètement. Il recourt plutôt à la notion d'expérience commune (p. 36) qui, au-dessus de la diversité des cultures, permet d'élever l'analyse à son plus haut degré d'abstraction, et par conséquent d'universalisation. L'environnement commun, l'anatomie, la physiologie, les comportements communs, les perceptions, sensations et impressions communes, les sentiments communs, qui « se manifestent dans les langues de façon très diverses » (*ibid.*), renvoient à une expérience de l'univers que tout individu est en mesure de faire et de connaître. Les constituants peuvent dès lors en être envisagés, immédiatement ou par réflexion savante, tel le cas de « l'usage scientifique ou technique des vocables du langage ordinaire » (p. 37), comme des universaux probabilistes.
- 16 L'exposé de cette première communication pose ainsi les bases d'une architecture théorisante dont la linguistique ne peut aujourd'hui faire l'économie si elle veut vraiment accéder à sa dimension générale et caractériser le langage en tant que matrice sémiologique universelle propre à la communication, à la cognition, et à l'expression, dont les langues en action, dans leur multiplicité et leur diversité, réalisent autant d'instances singulières. C'est là, on en conviendra aisément, une manière particulièrement probante de résoudre l'aporie de l'hétérogénéité du langage contre laquelle F. de Saussure construisait sa linguistique de la langue et du signe dans une démarche qui visait plus la généralité que l'universalité.
- 17 Une riche discussion, dont le présent volume synthétise les considérations (p. 39-44), fait suite à cet exposé. Les interventions de G. Lazard, B. Pottier, C. de Lamberterie et O. Soutet permettent à l'auteur de préciser sa position a) face à une approche de ces mêmes traits universels par la voie empirique, b) face à la labilité et la ductilité de la langue opposée aux cadres stricts de la logique, c) sur la question du recours à l'étymologie explicative, et d) sur celle, enfin de la distinction entre universaux naturels et artefacts terminologiques.
- 18 La seconde communication proposée par R. Martin s'intitule sobrement « Les concepts universels » (p. 45-66). Elle prolonge heureusement l'exposé de 2014 en approfondissant la question des universaux de substance sous l'angle des philosophies du langage, dont il est impossible de nier la présence, explicite ou non, sous toutes les formes variées des théories linguistiques. L'auteur envisage successivement la définition même de la notion de « concept universel », puis les distinctions induites sur les « concepts naturels » par les hypothèses *réaliste* ou *nominaliste* du langage. Il souligne enfin l'importance croissante des « artefacts conceptuels » dans l'expansion contemporaine des grandes langues de culture.
- 19 La première section de cette analyse met en place la distinction de l'*opacité* et de la *transparence* des signes lexicaux de la langue. En *opacité*, le signifié du signe donne accès au concept ; en *transparence*, le signifié du signe cible la réalité désignée. Cette distinction permet à R. Martin de postuler « qu'il est possible de faire correspondre un concept à chacun des sens que les langues véhiculent » (p. 46). Le concept est alors dit

universel si toutes les langues du monde sont en mesure de le représenter. En ceci l'auteur revient sur les derniers développements de sa première communication pour préciser la distinction qu'il y a lieu de faire entre les « concepts naturels » relevant de l'expérience commune et les concepts des langages scientifiques qui, en raison de leur constitution même, sont des « *artéfacts conceptuels* ». Tandis que les premiers admettent une certaine souplesse, accordée à l'absence d'intention universalisante, les seconds, résultant d'une convention universellement admise, ne supportent aucune approximation (p. 47). Au passage, l'auteur attire pertinemment l'attention sur la différence existant entre sa quête des universaux de substance et celle que mènent les études onomasiologiques, lesquelles construisent des concepts strictement définis avant d'en étudier la traduction dans les langues naturelles observées, sans pouvoir s'élever toutefois, en raison de la démarche adoptée, jusqu'au niveau de l'universel induit par la diversité de ces langues.

- 20 Ces préalables étant rappelés, le grand intérêt de cette seconde communication réside dans l'exposition très claire des hypothèses *réaliste* et *nominaliste* du langage, qui nous font certes sortir de la linguistique générale au sens strict et entrer dans le domaine de la philosophie du langage. Mais aucun linguiste ne peut aujourd'hui raisonnablement faire l'économie de cette réflexion s'il entend sérieusement définir le point de vue phénoménologique sous lequel il envisage son objet d'étude. Après avoir présenté l'hypothèse *réaliste*, néo-platonicienne (p. 49-50) et ses limites : la diversité substantielle des langues fait naturellement obstacle à la dénomination de concepts leur préexistant, R. Martin avec G. d'Occam, Roscelin, et dans une moindre mesure Abélard, envisage l'hypothèse *nominaliste*, qui fait du concept un produit de la pensée élaboré par la *lingua mentalis*, mais qui, par cela même, fait courir à celui-ci le risque de n'exister que dans la pensée. Or les concepts issus de la pensée ne peuvent pas être entièrement déconnectés d'une référence au monde, sinon ils seraient entièrement interchangeables, « sans qu'il y ait aucune conséquence sur la vérité de ce qui est dit » (p. 51), comme le souligne l'auteur. C'est donc « vers l'idée que le *nominalisme* linguistique doit être assorti d'un principe de *réalité* » (p. 52) que nous oriente R. Martin. Un nominalisme tempéré, en somme.
- 21 Trois ordres de faits militent en faveur de cette hypothèse. En premier lieu, la *transparence* (opposée à l'*opacité*) donne à voir qu'il existe des réalités sous-jacentes aux concepts naturels. En second lieu, la vision du monde de chaque langue correspond à une configuration spécifique de la réalité, et, si l'on admet que « le langage ne prémunit ni de l'erreur ni de la mauvaise foi » (p. 55), il faut reconnaître, selon l'auteur, que la véridiction et la présupposition d'existence ne sont pas moins indissociables de toute assertion linguistique. Enfin l'assertion même d'inexistence, par le recours à des « mondes possibles (*potentiels* ou *contrefactuels*) ou à des "univers de croyance" » (p. 56), plaide en faveur de ce principe de réalité tempérant l'hypothèse nominaliste.
- 22 À lire ce condensé de la réflexion de R. Martin, on pourrait facilement s'imaginer que l'auteur construit là une architecture méta-théorique intangible. Mais ce serait oublier que la vertu principale du chercheur est de ne pas s'aveugler sur la valeur des résultats de sa recherche. *A fortiori* lorsqu'il s'agit de dégager des universaux non directement observables dans les langues. Et j'ai déjà rappelé la grande et très urbaine modestie de l'auteur en ce domaine. Dans la première communication comme dans celle-ci, tout en élaborant la cohérence de sa construction, l'auteur n'a cessé d'envisager tous les aspects d'une *autre* réflexion qui pourraient ou infirmer, ou contredire, ou limiter ses

conclusions. On ne s'étonnera donc pas que la dernière partie de cette analyse du rapport des concepts naturels à l'universalité mette l'accent sur l'aspect probabiliste (p. 57) de l'approche nominaliste tempérée.

- 23 En fonction des éléments de l'expérience commune ou de la « généralité de notions habituellement associées à des opérateurs ou à la deixis » (p. 58) l'hypothèse nominaliste assortie d'un principe de réalité admet des degrés plus ou moins forts de probabilité selon les secteurs auxquels elle s'applique. L'expérience commune élémentaire assure le degré le plus élevé de probabilité de cette hypothèse ; les concepts de *possibilité*, *pluralité* ou d'*altérité*, ainsi que les concepts liés à la structuration *dialogique*, *spatiale* ou *temporelle* par rapport à l'acte de parole, donnent par ailleurs à envisager la probabilité comme une donnée plausible, sans préjuger du fait que les langues en action, seules, sont en mesure d'assurer les convergences autorisant un concept naturel à se réclamer de l'universel.
- 24 Le dernier volet de la communication de R. Martin revient sur la question de l'universalité des *artéfacts conceptuels* (p. 60). Puisque ces derniers relèvent d'« un effort conscient de conceptualisation », ils neutralisent l'hypothèse probabiliste attachée aux concepts naturels et accèdent donc « sans restriction à l'extension universelle » (*ibid.*). Mais, en contrepartie, il revient aux langues de spécifier les modalités de l'expression de leur définition au sein d'une terminologie dont la cohérence est le critère fondamental. Compte tenu de ce que ces *artéfacts* peuvent renvoyer à des *types*, comme les entités de la physique, ou à des *notions*, comme celles de la philosophie analytique, il convient d'être attentif à l'existence de deux formes de langage universel susceptibles de les exprimer. Une première forme est celle des langages mathématiques (p. 62), hautement formalisables et conséquemment universels sans restriction. Une seconde forme est celle des langages que pratiquent les chercheurs en sciences de la vie et de l'homme, lesquels recourent nécessairement à la langue naturelle qu'ils pratiquent, par nature non universelle, pour définir les *artéfacts universels* de leur discipline. Or le linguiste se trouve dans la nécessité de choisir la forme dans laquelle les *artéfacts* de sa discipline trouveront leur définition : soit le modèle strictement axiomatisé des langages mathématique, soit celui d'un langage moins axiomatisé dans lequel la langue naturelle fournit les éléments d'un métalangage. Dans ce cas, la langue naturelle peut soit proposer un *signifié compatible*, soit inciter à la *création d'un signifiant* par néologie dérivationnelle, combinatoire ou d'emprunt (p. 64). Et R. Martin de souligner que les disciplines scientifiques et les techniques ont différemment recours à ces mécanismes d'élaboration d'un signifiant, avant de conclure sur l'observation – qui sera développée plus loin – que les grandes langues de culture s'indifférencient de moins en moins en raison de l'expansion même des *artéfacts conceptuels*.
- 25 La discussion approfondie qui suit (p. 67-75) permet à l'auteur de nuancer et préciser son propos en répondant successivement aux remarques de G. Lazard, B. Pottier, C. de Lamberterie, J. Jouanna et M. Zink : a) souci de dépasser une conception limitative de la linguistique par la prise en compte de tous les aspects fondateurs de la discipline ; b) nécessité d'observer la distinction entre « *structures universelles* » et *universaux de substance* ; c) explicitation de l'opposition « *naturel* » /vs/ « *artificiel* » qui rend possible l'existence des *artéfacts conceptuels* ; mais d) réaffirmation, dans le même temps, du fait que les « *concepts naturels* » et les « *artéfacts conceptuels* » se définissent moins par leur opposition stricte que par leur aptitude potentielle à tendre l'un vers l'autre ; enfin, e) caractère tautologique de la vérité analytique qui n'a à être vérifiée que par le langage.

- 26 Afin de compléter la brillante et très probante synthèse proposée par ces deux communications, comme je l'indiquais déjà en préambule descriptif, R. Martin a choisi de revenir par deux textes et trois annexes sur les éléments principaux de sa réflexion.
- 27 La notion d'universaux du langage ne manque évidemment pas de faire surgir, et la question posée par la notion de *Langue universelle* (p. 77-86), et celle des rapports de la linguistique à l'universalité, au sens où il conviendrait de proposer des moyens d'unifier la discipline (p. 87-97). Concernant le premier point, l'auteur s'appuie sur l'analyse comparative des discours proposés en 1784 à l'Académie de Berlin par A. de Rivarol et J. C. Schwab, puisque l'un et l'autre répondent, avec leurs arguments, à la question : « Qu'est-ce qui fait de la langue française la langue universelle de l'Europe... ». Il fait remarquer que compte tenu des conditions historiques de l'époque, ce n'est que dans une visée extensionnelle que ces auteurs peuvent saisir l'universalité de la langue française. Mais tandis qu'A. de Rivarol clame cette universalité de circonstance comme l'expression d'une supériorité absolue exténuant la légitimité de tout autre langue, J. C. Schwab prend bien soin de rappeler qu'il ne faudrait pas que cette supériorité de la langue française étouffe toutes ses voisines, nationales, régionales voire dialectales. Et l'on est tout près ici de ce qu'un peu moins d'un siècle plus tard M. Bréal (*Quelques mots sur l'instruction publique en France*, Paris, Hachette, 1872, p. 60) réclamera avec tant de justesse : « La plupart de nos instituteurs enseignent le français comme une langue tellement au-dessus du patois qu'on ne peut même pas songer un instant à les mettre en parallèle ; le patois pour eux est non avenue, ou, s'ils en parlent, c'est comme d'un antagoniste qu'il faut détruire. [...] Rien n'est plus fâcheux et plus erroné que cette manière de traiter les dialectes. Loin de nuire à l'étude du français, le patois en est le plus utile auxiliaire, et il ne sera pas difficile de démontrer que là où il existe un patois, l'enseignement grammatical, pour peu qu'on sache s'y prendre, devient aussitôt plus intéressant et plus solide. On ne connaît bien une langue que quand on la rapproche d'une autre de même origine ». Promotion donc d'un plurilinguisme raisonné.
- 28 Si, à la place de cette visée extensionnelle, essentiellement centrée sur le besoin de communication immédiate, on met en place, comme R. Martin, une visée qualitative et intensionnelle, le problème d'une langue universelle devient évidemment tout différent. Les tentatives de G. W. Leibniz (*De Arte Combinatoria*, 1666) et de J. Wilkins (*Philosophical Language*, 1668), sont restées sans succès, comme l'a été la création de langues artificielles entées sur des bases de langues naturelles (*espéranto* ou *volapük*). L'universalité ne peut plus se juger aujourd'hui sur la seule base quantitative des locuteurs natifs ou seconds d'une langue quelconque, espagnol, anglais, chinois... Mais elle peut se fonder sur une « évaluation qualitative dans laquelle la notion de *culture* tient toute sa place. D'où la conclusion de l'auteur : « une langue peut être dite universelle dès lors qu'elle est la langue d'une culture universelle » (p. 81). Il s'agit alors de définir des propriétés permettant cette universalité.
- 29 Les propriétés inhérentes d'une langue peuvent difficilement prétendre à l'universalité : comment dire en effet qu'une morphologie, qu'une syntaxe, un lexique sont supérieurs à tels ou tels autres et méritent de les supplanter universellement ? En revanche, des propriétés afférentes peuvent prétendre faire d'une langue de culture une langue universelle. R. Martin isole à cet égard des qualités que certaines langues naturelles exposent avec plus ou moins de réussite : a) « l'équilibre de la stabilité et de la vitalité » ; b) la commodité des accès à leurs ressources techniques (grammaires,

dictionnaires) et documentaires (bibliothèques électroniques, etc.); ainsi que c) la richesse de leur héritage historique et de leurs échanges (p. 83). On comprend mieux par cela ce qu'entend l'auteur par « universalité d'excellence » (p. 86) lorsqu'il évoque les efforts à fournir en vue d'atteindre « une universalité partagée et non pas exclusive » (*ibid.*) qui, à juste titre, dénie à l'universalité un quelconque caractère de « monopole » (p. 79), lequel signerait immédiatement « un appauvrissement désastreux » du trésor en partage que la fonction du langage constitue pour les hommes.

- 30 Ultime question envisagée par R. Martin, et de loin non la moindre, comment faut-il désormais envisager les rapports de la linguistique à l'universalité (p. 87-97) ? À cet égard, l'utilisation, depuis le dernier quart du XX^e siècle, de la périphrase « *Sciences du langage* » définit assez bien, me semble-t-il, les contours du problème. Si la linguistique, *pure ou élargie*, figure légitimement au centre de la nébuleuse du langage, quels en sont les satellites essentiels et comment ceux-ci se constituent-ils dans la perspective où, comme sciences, ils visent à une certaine universalité ? Le constat de l'auteur est celui d'une disparate dont pâtit la discipline et à laquelle il serait utile de réagir en cherchant les bases d'une unification qui ne soit pas une vaine uniformisation, car s'il est bien un lieu dans lequel la différence fait sens, c'est évidemment celui du langage, des langues et des sciences qui en traitent.
- 31 Un obstacle particulièrement évident est celui de la prolifération des terminologies, de la dispersion des théories. La plupart de ces dernières reposent sur des options exclusives les unes des autres. Quant aux langues auxquelles elles s'appliquent, leur diversité même interdit de penser trouver aisément des raisons d'unification. Lorsque notre collègue H. Weiß publia sa syntaxe du dialecte bavarois, fondée sur l'application des méthodes de la grammaire générative, il dérogeait et innovait tant par rapport à la tradition des études de dialectologie que par rapport à la limitation du spectre des langues étudiées (principalement des langues de culture occidentale) dans lequel s'inscrivait le modèle génératif. En tant qu'étude de cas son travail a eu tout son intérêt ; en revanche, du point de vue de la construction d'une réflexion linguistique à vocation universelle, sa portée ne pouvait être que limitée. De même, une application des principes de la psycho-mécanique du langage à une langue comme le koulango du groupe Gur-voltaïque ne semble pas encore avoir vu le jour ; ce serait peut-être une curiosité mais elle offrirait sans doute des résultats dont la portée serait très limitée par rapport au dessein d'unification d'une discipline visant à l'universalité. Combattant l'idée d'uniformisation, qui priverait à terme la linguistique de son objet, R. Martin définit, selon ses propres termes, « deux niveaux » se prêtant à l'effort d'unification.
- 32 La *linguistique générale* est le premier. Elle étudie « la fonction qui permet l'élaboration de la pensée » (p. 89), et la recherche d'invariants à vocation universelle se trouve évidemment au centre de ses préoccupations. Les universaux de forme dégagés par l'auteur permettent d'envisager dans ce cadre une cohérence de la discipline et l'articulation argumentée d'une grammaire et d'une sémantique universelles. Mais il faut, pour cela, accepter une réduction unificatrice de la terminologie linguistique dont ne témoignent absolument pas les dictionnaires de linguistique publiés depuis la seconde moitié du XX^e siècle. Un état de la question, à la fin des années 1980, avait été publié par notre collègue P. Swiggers. Depuis, bien d'autres encore ont été publiés qui témoignent de cette difficulté d'unification. Et il est plaisant de lire par exemple, dans l'un de ces derniers, le souci de donner « l'accès du lecteur à un univers culturel non

cloisonné qui couvre la philosophie du langage, l'épistémologie, l'informatique, l'histoire de la langue et celle de la grammaire, les diverses composantes de la description linguistique » comme contrepartie positive du foisonnement et de la diversité des métalangues en usage... Sans commentaire ! En prenant l'exemple du « monème » d'A. Martinet et des « discordantiel et forclusif », sans compter les « épanaschète et épicatathète » de J. Damourette et É. Pichon, l'auteur montre comment ce luxe terminologique obscurcit beaucoup plus qu'il n'éclaire les mécanismes du langage. Et puisque toute terminologie est un artéfact, il émet le vœu que naisse un jour un *Lexique unifié de terminologie linguistique* (p. 90).

- 33 Le second niveau est celui-là même de la linguistique des langues où la disparité devient affligeante pour le non-initié. Certes les méthodes d'analyse et les protocoles d'enquête, l'arsenal technique des linguistes parviennent à une sorte de standardisation qui garantit une unification relative. Il y eut d'ailleurs des tentatives intéressantes en ce domaine, comme, pour m'en tenir au seul secteur français, la *Présentation de la linguistique*, incluant force schémas, que B. Pottier proposait dès 1967 en 78 pages. Malheureusement, à la même heure, la linguistique fonctionnelle d'A. Martinet tentait aussi de s'établir comme *vulgate* quelque peu terroriste de la discipline contre l'irruption en force de la grammaire générative soutenue par J. Dubois, F. Dubois-Charlier, N. Ruwet, M. Gross, Ch. Leclère et quelques autres, tandis que, dans le même temps, ne cessaient de bourgeonner les rameaux toujours renaissants de la linguistique guillaumienne. Et cette coïncidence malheureuse de luttes et de tension démentait alors aussitôt l'intérêt et la portée d'une tentative d'exposition rationnelle des constituants d'une discipline au-dessus des querelles d'écoles et de terminologies.
- 34 Optimiste par conviction de raison, et désireux d'assurer à la linguistique l'existence d'une discipline apaisée, R. Martin, maintient que l'unification n'est pas un objectif impossible à atteindre. Il pose pour cela trois réquisits : a) que l'articulation de la description soit compatible avec les universaux du langage (p. 93) ; b) que soit admise l'idée que les langues sont constituées de modules (morphologie, grammaire, lexique et sémantique) interconnectés mais « suffisamment autonomes pour être isolables » (p. 94) de sorte que tous soient articulables à la grammaire et à la sémantique universelles ; et enfin c) que la linguistique des langues, au-delà de tous les modèles envisageables, fasse fond sur « une méthodologie et une épistémologie communes » (p. 95). C'est donc un double programme que l'auteur appelle de ses vœux : a) la généralisation des données partagées par le plus grand nombre de langue, et b) le souci d'une permanence de la référence aux universaux du langage. Il est dès lors nécessaire de « se situer résolument sur un plan méthodologique et métathéorique » (p. 97), qui neutralise les effets des querelles d'écoles ou de chapelles, et promeut le langage dans sa plus grande dimension de fonction essentielle à l'existence de l'être humain. On ne peut que souscrire à ces recommandations.
- 35 Dans un dernier souci de clarification des principes de sa démarche, et afin d'assurer à ses travaux le maximum de rigueur et de cohérence, R. Martin, comme exposé plus haut, ajoute en annexe trois développements qui permettent de préciser en bonne et due forme analytique des points que les exposés précédents avaient peut-être tenus pour acquis ou trop rapidement traités.
- 36 En premier lieu, il détaille la définition opératoire de la modalité (p. 99) et fait apparaître que les opérations modales, en raison de leur généralité et de

l'hétérogénéité de leurs constituants, relèvent non des langues mais du langage. En second lieu, envisageant les différentes valeurs de vérité : *le vrai, le faux, l'absurde, le possible* (p. 104), il montre que le *possible* est bien un primitif axiomatique conférant à la modalité lui correspondant « toute chance d'être un concept universel » (p. 107). Enfin, l'analyse de la prédication d'existence lui permet de revenir sur les attendus d'une remarque formulée par G. Lazard (p. 40) et sur le contenu de la note 13 de la page 55, dont il développe ici les conséquences. Contrairement à B. Russell, et quelque complexes qu'en soient les interprétations, l'auteur démontre que les assertions d'existence et d'inexistence (« extension vide dans le monde de ce qui est ») relèvent sans doute aucun du statut de prédication (p. 112).

- 37 La lecture de cette somme puissamment synthétique ne va pas sans susciter quelques questions, comme en témoignent les échos des discussions rapportées, principalement en raison du niveau d'abstraction auquel se situent ces réflexions. Le degré de généralité auquel la linguistique a pu accéder, notamment depuis F. de Saussure, n'est aujourd'hui qu'une marche sur la voie de la recherche de ces invariants, ou universaux, assurant l'existence du langage articulé en tant que fonction proprement humaine. On ne traite donc pas de concepts et de catégories universels avec un regard myope. Et c'est ici autant la largeur que la hauteur de vue qu'il faut louer. Mais l'intelligence rigoureuse de l'auteur, avant même qu'elles ne soient posées, prévient ces interrogations par des arguments dont la netteté et la force balaient sans coup férir toute dubitation.
- 38 Lire, et relire ce volume ne peut alors que susciter l'admiration pour l'homme et l'œuvre. Non seulement par l'étendue et la profondeur des connaissances qui s'y déploient, mais aussi, et même surtout, par l'exemple trop rare encore aujourd'hui, particulièrement en linguistique, d'une pensée réflexive en action, soucieuse de ne laisser dans l'ombre aucun aspect théorique et méta-théorique des questions, grandes ou petites, que le parcours d'une vie de chercheur a fait rencontrer. Pour cela, il fallait que, revenant sur les étapes de sa démarche, le linguiste se donne les moyens de définir un ensemble de concepts parfaitement cohérents en leur architecture, et applicables, en vertu de leur degré d'universalité, tant à l'analyse du langage qu'à la description des langues. Objectif parfaitement atteint par l'auteur dans cet ouvrage puissamment novateur qui feint de proposer un bilan et se donne les apparences d'une clôture, mais qui, en réalité, ouvre et définit d'innombrables perspectives de réflexions et de recherches, pour une meilleure assise et compréhension de la linguistique.

AUTEURS

JACQUES-PHILIPPE SAINT-GERAND

Université de Limoges, CeReS, F-87000, France